

Université Paris X - Nanterre

TROPISMES

N° 12

**WHITHER THEORY?
OÙ VA LA THÉORIE ?**



2004

CENTRE DE RECHERCHES ANGLO-AMERICAINES

La théorie et le miroir de la lecture

Une double contrainte pèse sur le discours critique. Celle, tout d'abord, de se référer à la théorie, que nul chercheur en littérature n'est censé ignorer (on ne s'en plaindra pas). Mais aussi celle de le faire sans le dire, ce qui est moins heureux. Il faut que la théorie soit là, bien en évidence : et de fait, où en serait par exemple le travail sur le roman sans Barthes, ni Genette, ni Bakhtine, ni Eco, ni Lyotard, pour ne citer que ceux-là ? Mais il faut encore qu'elle y soit sans être nommée, sans que le mot de « théorie » – ou, pire encore, celui de « philosophie » – soit prononcé, sous peine de rappel à l'ordre. Qu'on enfreigne le tabou, et les mises en garde se multiplient : lorsqu'un directeur de collection, informé d'un projet d'ouvrage, conseille de ne pas afficher ses concepts, de les laisser travailler l'écriture sans attirer l'attention sur eux, bref de procéder avec « élégance » ; lorsqu'un membre d'une commission de spécialistes dit à la candidate : « Vous me faites peur à vouloir tout problématiser. Et si vous parliez plutôt de plaisir ? » ; lorsque l'organisatrice d'un colloque lance à la cantonade pendant une séance plénière : « A force de faire de la théorie, on finit par oublier ce qu'il y a vraiment dans les textes ». Cet étrange *double bind* ne peut manquer de donner à penser ; en effet, de quelque manière qu'on réponde à la question « Où va la théorie ? », une chose est claire : c'est de là qu'elle part aujourd'hui. Aussi l'enjeu est-il surtout de savoir *comment* le penser, comment réfléchir, du sein même de la théorie, aux conditions

contradictoires dans lesquelles elle est contrainte de s'élaborer, sans se laisser piéger par les surdéterminations diverses qui pèsent sur les termes mêmes d'un tel débat.

On est par exemple tenté d'évoquer le Foucault de *La Volonté de savoir* pour examiner comment ces déclarations, qui émanent toutes de personnes investies au moins temporairement d'une fonction de surveillance, participent de la régulation des discours et des pratiques : malgré l'apparente diversité des formulations, la réitération du même avertissement, qui vaut incitation à l'examen de conscience, voire à l'aveu public de la volupté suspecte qu'on prend, en dépit de l'interdit, à fréquenter Aristote ou Wittgenstein, fait de la théorie, ou plus exactement du « trop de théorie » (car c'est toujours ainsi que le mot est employé en pareil cas), la figure paradigmatique de la déviance et de l'excès, objet privilégié de pouvoirs multiformes qui suscitent ainsi de quoi s'exercer toujours davantage. Certes, un tel rapprochement aurait quelque chose de paradoxal : d'abord parce que parler de la sexualité ne va pas de soi, alors que la théorie – c'est bien ce qu'on lui reproche parfois – est tout entière discours ; mais aussi parce que le discours théorique, en matière de sexualité, est l'un des plus puissants instruments de pouvoir, comme Foucault le démontre justement. Mais le paradoxe, en l'occurrence, est peut-être moins un obstacle qu'un indice puissamment révélateur.

D'une part, il rappelle que le discours anti-théorique est lui-même théorique : tout comme « la notion de 'sexe' a permis de regrouper selon une unité artificielle des éléments anatomiques, des fonctions biologiques, des conduites, des sensations, des plaisirs » et constitue à ce titre « l'armature d'une théorie générale »¹, ainsi la notion même de « théorie », qui renvoie à des formes extrêmement diverses de réflexion et d'expression et demeure, de ce fait, sujette à de constantes redéfinitions, est-elle en passe de devenir chez ses détracteurs la pierre angulaire d'une authentique théorie du discours critique, du reste nullement exemptée des obligations qu'elle impose aux autres puisqu'elle s'abstient le plus souvent de dire son nom.

¹ M. Foucault, *La Volonté de savoir*, 204.

La théorie et le miroir de la lecture

D'autre part, – et c'est peut-être l'essentiel –, l'analogie avec l'analyse de Foucault donne à penser qu'en dépit des apparences, les formes de théorie auxquelles s'impose le *double bind* qu'on vient d'évoquer ne sont pas du même ordre que ce dont parle la théorie adverse, voire que cette théorie elle-même. Ce qui s'environne aujourd'hui d'une aura sulfureuse, c'est d'abord la théorie qui dit « je », le discours du *sujet théoricien*, autrement dit de qui ne se contente pas de se référer tacitement à telle ou telle forme de théorie critique ou d'y puiser, sans le dire, les prérequis rhétoriques ou méthodologiques de son travail, mais se donne au contraire pour tâche explicite de mener, en son propre nom, une réflexion d'ordre conceptuel. La théorie-référent n'est nullement frappée d'interdit, au contraire : il faut bien qu'il y ait une *doxa* pour qu'on puisse la dénoncer. Ce qu'on surveille d'abord, c'est la prise de parole de celui ou celle qui lance d'une manière ou d'une autre : « je fais de la théorie » ; il s'agit, soit de l'empêcher, soit de la transformer en revendication ou en aveu. Or la revendication et l'aveu ont en commun d'en appeler à l'arbitrage d'un juge, c'est-à-dire de devoir s'exprimer dans la langue d'un tribunal, sous peine d'inintelligibilité : pour attester qu'on ne fait pas « trop de théorie », il faut accepter de tenir un langage qui présuppose l'existence d'une norme en fonction de laquelle il est possible d'évaluer le degré de théorisation d'un discours. Mais cette opération s'accompagne d'un déplacement d'instances, puisque de quasi-destinateur du discours, la théorie, qui est ce *au nom de quoi* parle le théoricien, devient *objet* d'un autre discours, *ce dont* parlent le juge, le plaignant ou l'accusé. Autrement dit, dans le débat « pour » ou « contre » la théorie, la théorie elle-même n'a pas la parole ; elle l'a même d'autant moins que le discours anti-théorique prétend, lui, parler au nom d'autre chose (au nom, par exemple, de « la vérité des textes », supposée immanente et accessible au lecteur que n'aveugle pas la *doxa*). Quoi qu'elle dise, la théorie est d'avance hors sujet, hors débat, et le tribunal ainsi constitué n'a pas à en connaître ; comme dirait Jean-François Lyotard, elle subit un tort irréparable « du fait que les règles du genre de discours selon lesquelles on juge ne sont pas celles du ou des genres de discours

jugé/s »². Du reste, on voit mal comment il pourrait en être autrement : le sujet théoricien ne peut pas savoir d'avance ce que c'est que de faire « trop » de théorie puisqu'il s'engage justement à en *faire* (au sens fort de ce terme), c'est-à-dire à rechercher ou à inventer au fil du temps la règle de son propre discours.

« Où va la théorie ? – Elle (se) fait. » Elle se fait, c'est-à-dire : elle fait advenir son espace de parole, qui n'est pas homogène à celui du débat judiciaire ou institutionnel concernant sa légitimité ; on pourrait ajouter : qui n'est pas homogène *tout court*, qui cultive « l'hétérogénéité des régimes de phrases et [...] des genres de discours » auquel il donne lieu, et, à ce titre, « met les humains en demeure de se situer dans des univers de phrases inconnus, quand bien même ils n'éprouveraient pas le sentiment que quelque chose est à phraser »³. La théorie travaille, non sur les mots, mais avec eux ; sa dynamique est la dynamique même du langage, voire (dans le cas de la théorie littéraire) de l'écriture : nouveau paradoxe, du moins pour ceux qui, de l'étymologie, ont retenu que la « théorie » est analogue à une forme de contemplation, et en déduisent qu'elle se distingue radicalement de ce qu'elle décrit. Si la théorie avait pour mission de dire comment nous nous représentons ce que c'est que de lire un texte, si elle se donnait pour le « miroir de la lecture » de même que l'épistémologie classique fait de l'esprit, pour reprendre l'expression de Richard Rorty, le « miroir de la nature », alors elle serait en effet suspecte de toutes les trahisons : de prime abord, rien ne garantirait sa capacité à « montrer les choses comme elles sont », puisqu'il existe des miroirs déformants ou fêlés, et il serait impératif de lui préférer le contact direct avec les textes, pour autant qu'un tel contact soit possible. Or rien n'oblige à rester prisonnier d'une telle conception. Comme le démontrent Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, c'est aux romantiques que nous sommes redevables de l'idée même de théorie littéraire ; ce sont eux, et notamment les membres du cercle d'Iéna, qui procèdent à « l'inauguration du projet *théorique* dans la littérature »⁴. Mais les romantiques sont justement

² J.-F. Lyotard, *Le Différend*, 9.

³ *Ibid.*, 260.

⁴ P. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, *L'Absolu littéraire*, 9.

La théorie et le miroir de la lecture

décidés à penser la *theoria*, l'activité de connaissance en tant qu'elle est liée au regard, autrement que par analogie avec des reflets dans un miroir. En Amérique, par exemple, le premier *sujet théoricien*, c'est celui qui, en 1836, prend la parole chez Emerson pour évoquer l'illumination cognitive procurée par le contact avec la nature :

*Standing on the bare ground,–my head bathed by the blithe air, and uplifted into infinite space,–all mean egotism vanishes. I become a transparent eye-ball; I am nothing; I see all; the currents of the Universal Being circulate through me; I am part or particle of God. The name of the nearest friend sounds then foreign and accidental: to be brothers, to be acquaintances,–master or servant, is then a trifle and a disturbance.*⁵

Le *je* théoricien devient tout entier œil, mais l'œil lui-même devient autre chose, ou, du moins, cesse d'être analogue à un appareil de projection ou de prise de vues : transparent, et donc dépourvu de rétine, il n'a plus rien de la *camera obscura* chère aux photographes, mais se connecte aux flux dont l'Être Universel est parcouru pour s'inventer de nouveaux modes de fonctionnement auxquels la distinction entre réalité et représentation ne prend aucune part. La théorie n'est pas un mode de la contemplation détachée ; elle est à la fois bricolage et « promenade du schizophrène », « [u]n peu de grand air, une relation avec le dehors », et l'on pourrait, *mutatis mutandis*, redire à propos d'Emerson ce que Deleuze et Guattari écrivent sur un autre texte romantique, Lenz de Büchner :

*il est dans [les champs], [...] avec d'autres dieux [que celui de la religion] ou sans dieu du tout, sans famille, sans père ni mère, avec la nature. [...] [Emerson] s'est mis avant la distinction homme-nature, avant tous les repérages que cette distinction conditionne. Il ne vit pas la nature comme nature, mais comme processus de production.*⁶

⁵ R. W. Emerson, *Nature*, 29.

⁶ D'après G. Deleuze et F. Guattari, *L'Anti-Œdipe*, 7-8.

« Rêve de théoricien : renoncer à la ‘théorie’ de telle sorte que le monde entier devienne théorique », lance Sylvère Lotringer⁷. Autrement dit : renoncer à l’idée d’une théorie close sur elle-même et donc suspecte de détourner de la réalité, et faire que la pensée soit enfin prise pour ce qu’elle est, à savoir l’un des régimes de l’activité du monde. Or ce renoncement, comme le précise Lotringer, est avant tout la tâche du rêveur : manière élégante de dire qu’il est perpétuellement à venir. Si certains reprochent à la théorie de toujours en faire trop, c’est du contraire qu’elle s’inquiète : de n’avoir pas encore donné toute sa mesure, de n’être pas, à ce jour, à la hauteur de sa mission, d’avoir bien du chemin à faire avant d’atteindre son idéal – idéal qui n’est pas une destination, autrement dit un terminus à ne pas dépasser, mais une attitude, une disposition à la pensée. La théorie est un défi ; elle se met en demeure de devenir enfin ce dont elle rêve, et c’est ce qui la rend attristante, si l’on donne à ce terme le sens que Deleuze lui prête dans son commentaire de Nietzsche.

*La philosophie sert à attrister. Une philosophie qui n’attriste personne et ne contrarie personne n’est pas une philosophie. Elle sert à nuire à la bêtise, elle fait de la bêtise quelque chose de honteux.*⁸

Encore faut-il ajouter ce que tout théoricien sait bien : l’ennemi, c’est d’abord sa propre bêtise, et c’est en lui-même qu’il traque avec le plus d’acharnement la « bassesse de pensée sous toutes ses formes »⁹. Sur ce point aussi, la théorie est toujours restée fidèle au dessein romantique, elle qui, depuis les frères Schlegel et le premier numéro de l’*Athenæum* (1798), n’en finit pas de travailler à des « fragments d’avenir »¹⁰, ébauches de ce que sera un jour une pensée digne de ses propres ambitions.

Or la bêtise est tenace. Il ne suffit pas de se rendre compte qu’il faut cesser d’opposer la théorie à la *praxis* ; il reste à inventer d’autres

⁷ S. Lotringer, « La Théorie, mode d’emploi », 69.

⁸ G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, 120.

⁹ *Ibid.*, 121.

¹⁰ *Fragments de l’Athenæum*, 101.

La théorie et le miroir de la lecture

modes de pensée, et à faire du rêve un authentique programme d'action. Mais il faut pour cela surmonter toutes sortes d'obstacles dont les plus redoutables sont internes à la théorie elle-même, et cela, pourrait-on dire, par définition. Lorsqu'il invente l'idée moderne de théorie, le cercle d'Iéna entend dépasser le kantisme, c'est-à-dire à la fois radicaliser la pensée kantienne et la soumettre à un renversement décisif¹¹ : il lui emprunte la « volonté du Système »¹², mais pour affirmer que seul un certain type de pratique est en mesure d'y satisfaire, à savoir « *la théorie elle-même comme littérature* ou, cela revient au même, la littérature se produisant en produisant sa propre théorie »¹³. Kant, on s'en souvient, avait écrit en 1793 un opuscule intitulé *Sur l'expression courante : il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique cela ne vaut rien*. Or la « théorie » dont il entend démontrer qu'elle est pleinement compatible avec la pratique lui est tout entière antérieure en droit, puisqu'elle en détermine d'avance les principes et les fins¹⁴. Aussi la question à résoudre est-elle celle de leur médiation : « car au concept d'entendement, qui contient la règle, doit s'ajouter un acte de la faculté de juger permettant au praticien de décider si le cas tombe sous la règle ou non »¹⁵. En inventant l'idée d'une théorie identique d'emblée à l'activité de production, notamment esthétique ou littéraire, le romantisme se donne pour ambition de détailler en quoi une telle médiation pourrait consister, dans la lignée de la troisième *Critique* ; mais il rompt du même coup avec la pensée de Kant, puisqu'il fait s'évanouir le problème qu'il s'agissait initialement de résoudre : si la théorie est à produire en même temps que la pratique parce qu'elle ne s'en distingue pas réellement, alors la question des intermédiaires ne se pose plus. Renoncement et radicalisation, radicalisation qui présuppose un renoncement et le parachève : depuis 1798, cette dynamique particulière est celle du geste théorique, comme

¹¹ P. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, *op. cit.*, 48.

¹² *Ibid.*, 47.

¹³ *Ibid.*, 22.

¹⁴ E. Kant, *Sur l'expression courante : il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique cela ne vaut rien*, 11.

¹⁵ *Ibid.*

en témoigne une fois de plus la phrase de Lotringer. Or la pérennité même de ce schéma astreint la théorie à se rejouer sans cesse le drame de ses origines, c'est-à-dire à convoquer à nouveau, pour mieux le congédier, le spectre du kantisme, voire des objections de prétendu bon sens auxquelles Kant s'était cru tenu de répondre. Opposer la problématisation au plaisir, c'est, en bon kantien, en appeler à la faculté de juger pour suppléer aux carences de l'entendement ; reprocher au discours théorique d'empêcher la juste prise de conscience de « ce qu'il y a vraiment dans les textes », c'est procéder comme ceux que Kant compare

[au] mécanicien [...] ou [à l']artilleur qui prétendraient trancher l'un sur la mécanique générale, l'autre sur la théorie mathématique des projectiles en soutenant que la théorie en est subtilement conçue il est vrai, mais n'est pas du tout valable en pratique, puisque, dans l'application, l'expérience donne de tout autres résultats.¹⁶

Victime du différend, la théorie appelle le différend : c'est là ce qui lui permet d'avancer, mais aussi ce qui, en elle, encourage la résistance ; c'est, en un mot, sa part de bêtise.

Dans ces conditions, l'avenir de la théorie – non pas son salut (une crise qui dure depuis plus de deux cents ans ne peut être aiguë à ce point), mais sa capacité à renouveler sa stratégie, à mobiliser de nouvelles armes contre ses adversaires – suppose qu'elle sache redécouvrir ses propres capacités d'intransigeance, et se montre déterminée à « faire enfin de la pensée » – de et dans l'écriture – « quelque chose d'agressif, d'actif et d'affirmatif ». Cela ne signifie pas uniquement qu'elle doit savoir se souvenir de Nietzsche, même si c'est à son propos que Deleuze lance cette formule¹⁷ ; car Nietzsche n'est pas tout à fait, en la matière, l'initiateur qu'il a prétendu être. Lecteur assidu et admirateur d'Emerson, c'est chez l'un des fondateurs de la littérature et de la philosophie américaines qu'il décèle les premiers appels à l'action : indication précieuse pour l'angliciste, qui devine là, à

¹⁶ *Ibid*, 12.

¹⁷ G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, 121.

La théorie et le miroir de la lecture

l'une des articulations majeures de son domaine de compétence, un lieu privilégié, et négligé, du défi théorique. Penser l'écriture, c'est d'abord se rendre compte que l'écriture est une pensée, lance Emerson en 1840 dans « Thoughts on Modern Literature », un article publié dans la revue transcendentaliste *The Dial*. Or cette pensée prend d'abord la forme d'une exigence d'affirmation.

*Literary accomplishments, skill in grammar and rhetoric, knowledge of books, can never atone for the want of things which demand voice. Literature is a poor trick when it busies itself to make words pass for things.*¹⁸

Le mauvais littérateur, tel un illusionniste, s'évertue à faire passer les mots pour des choses, c'est-à-dire à leur imposer silence, à les empêcher de dire (ou de se dire), bref à nier jusqu'à leur existence. A l'inverse, l'attitude juste est celle de qui saisit la littérature d'abord comme puissance de dire, comme réponse à l'appel de ce qui est encore sans voix mais demande instamment la parole : le texte n'est pas la démonstration de compétences techniques, ni la chambre d'écho offerte à la résonance de l'intertexte (« knowledge of books »), mais la fabrique de l'inédit, qui permet l'émergence et l'explicitation d'un sens jamais encore phrasé, d'une vérité jusqu'à présent sans lieu. Le péché originel de la littérature, c'est son nihilisme, sa propension à renier le langage et jusqu'aux choses qui, dans le langage, trouvent enfin à se dire. L'écriture ne peut expier cette faute qu'à condition de ne plus se complaire dans le manque et dans l'absence, mais au contraire d'affirmer et d'accroître la plénitude du monde. Si elle se montre fidèle à cette mission, alors elle est *ipso facto* pensée : « Every composition proceeds out of a greater or less depth of thought, and this is the measure of its effect »¹⁹.

Le commentateur est bien sûr tenté, non sans raison, de voir dans toute déclaration de ce type une déclaration d'intention, l'ébauche d'un programme que le texte même qui la contient s'efforce d'appliquer.

¹⁸ R. W. Emerson, « Thoughts on Modern Literature », 334.

¹⁹ *Ibid.*, 333.

Mais l'essentiel n'est pas là, et il importe moins de se demander si Emerson est à la hauteur de ses propres ambitions que de mesurer le défi qu'il lance à la critique, implicitement sommée de revoir ses méthodes et sa position si elle ne veut pas, à l'épreuve du texte, faire avant tout la démonstration de sa bêtise. « Literary accomplishments, skill in grammar and rhetoric, knowledge of books » : ce savoir-faire-là, qu'il ne s'agit pas de mésestimer, est précisément celui qui fait le fonds de commerce du critique littéraire. Or rien de tout cela ne suffit à faire un bon lecteur, bien plus : la rhétorique et l'érudition, cultivées pour elles-mêmes, sont la mort de la lecture, tout comme une écriture simplement érudite et platement satisfaite de sa propre sophistication formelle œuvre, sous couvert de culture, à l'anéantissement du monde. Pour être un bon lecteur, il faut d'abord être conscient que les mots du texte répondent à un appel, mais aussi – surtout ? – qu'ils en appellent eux-mêmes à d'autres mots. Si le texte n'est pas une « chose » inerte, c'est que les choses, justement, sont en attente d'une voix²⁰ ; or cette attente, le texte la partage : il est lui-même une composante du monde, il est la zone du monde qui nous intéresse quand nous lisons. Pour Emerson, l'écriture est prophétie²¹ ; elle est prospective et non rétrospective, parce qu'elle en réfère à une voix encore à venir : c'est sa façon à elle de réintroduire les mots dans le champ du possible. Être critique, c'est être capable de répondre et d'accomplir la prophétie ; c'est, au minimum, se savoir redevable d'une sagesse inédite et informulée : « no man can be a good critic of any book, who does not read it in a wisdom which transcends the instructions of any book »²². L'exigence théorique dont le texte est porteur est celle d'une pensée qui dépasse toute pensée existante, autrement dit tout le contraire du dogmatisme, voire de la croyance positiviste en la possibilité d'un dogme à venir, d'une vérité définitive qu'on finira bien par découvrir un jour, puisque la sagesse supérieure dont il faudrait disposer pour bien lire n'est peut-être qu'un idéal régulateur, inaccessible en tant que tel :

²⁰ R. W. Emerson, « History », 117.

²¹ R. W. Emerson, « Thoughts on Modern Literature », 335.

²² *Ibid.*

La théorie et le miroir de la lecture

comme l'esprit humain n'en dispose pas pour l'instant²³, rien n'oblige à y voir plus qu'une simple hypothèse.

Il faut laisser parler le texte, disent les adversaires de la théorie. Beau programme, répond le théoricien, qui lui-même n'en a pas d'autre ; faites donc, et voyons votre affaire : mais soyez prévenus que cela risque de vous entraîner bien loin, très au-delà de ce que vous appelez littérature. « En écrivant on donne toujours de l'écriture à ceux qui n'en ont pas, mais ceux-ci donnent à l'écriture un devenir sans lequel elle ne serait pas »²⁴. Or ce devenir ne cesse de l'arracher à elle-même, de la porter vers son dehors, comme Deleuze l'ajoute dans *Critique et Clinique* :

*Il arrive qu'on félicite un écrivain, mais lui sait bien qu'il est loin d'avoir atteint la limite qu'il se propose et qui ne cesse de se dérober, loin d'avoir achevé son devenir. Ecrire, c'est aussi devenir autre chose qu'écrivain. A ceux qui lui demandent en quoi consiste l'écriture, Virginia Woolf répond : qui vous parle d'écrire ? L'écrivain n'en parle pas, soucieux d'autre chose.*²⁵

Si, dans ces conditions, le psittacisme philosophique est bien la plus mauvaise des réactions que la critique puisse avoir, c'est que la philosophie elle-même est impuissante à rendre pleinement compte de ce qui se trame dans le texte, et que cette « autre chose » la laisse, sinon désemparée, du moins fascinée comme on ne peut l'être que par l'inaccessible. La philosophie ne se contente pas de ce dehors qui point dans l'écriture ; elle veut encore l'inscrire à son tour, sans rien perdre de sa puissance d'ouverture, mais en lui donnant la forme d'un concept déterminé ; pour reprendre les termes d'Emerson, elle veut en faire le sujet d'un livre. Or la sagesse qu'appelle l'écriture excède tous les livres possibles. Ou, pour le redire autrement : au-delà d'un certain point, la philosophie ne peut plus nous instruire sur l'écriture, parce que l'écriture est par excellence ce qui souligne les limites de l'instruction

²³ *Ibid*, 334.

²⁴ G. Deleuze et C. Parnet, *Dialogues*, 55.

²⁵ G. Deleuze, *Critique et clinique*, 17.

Duplay Mathieu

(« the instructions of any book »), c'est-à-dire de tout savoir institué et transmissible, quand bien même il porterait sur le concept. C'est pourquoi le projet théorique réclame non seulement la pensée, mais encore une pensée attentive à l'envers de la philosophie, à ce que la philosophie vise ou traverse sans tout à fait parvenir à le dire ; c'est même l'une des sources de sa radicalité.

Il y a longtemps que l'impact d'Emerson est perçu des Européens, et qu'on a deviné en lui l'homme par qui est arrivé en Amérique le scandale d'une écriture philosophique qui dépasse la philosophie, qui, sans s'y réduire, la contient à titre de simple possibilité ; mais cette connaissance ancienne n'a donné lieu que de manière presque marginale à une reconnaissance explicite de son rôle dans la pensée, si bien que son influence ne s'exerce le plus souvent de ce côté-ci de l'Atlantique que de manière souterraine et silencieuse, presque à l'insu de ceux-là mêmes qui, semble-t-il, ont avec lui le plus de points communs. Par exemple, il n'est pas interdit de supposer que l'intérêt croissant de Deleuze pour la littérature américaine n'est pas sans rapport avec ce qui perdure en elle du questionnement transcendantaliste, y compris chez des auteurs qui font profession de s'en écarter ; chantre du « devenir-non-écrivain »²⁶, Deleuze est le parent secret de celui pour qui aimer l'écriture, c'est aimer ce qui, en elle, n'est pas du ressort de l'actuel (« the actual »²⁷) :

*What are books? [...] they can have no permanent value. How obviously initial they are to their authors. The books of the nations, the universal books, are long ago forgotten by those who wrote them, and one day we shall forget this primer learning. Literature is made up of a few ideas and a few fables. It is a heap of nouns and verbs enclosing an intuition or two.*²⁸

²⁶ G. Deleuze et C. Parnet, *op. cit.*, 56.

²⁷ R. W. Emerson, « Thoughts on Modern Literature », 345.

²⁸ *Ibid.*, 335.

Cela dit, si Deleuze et Guattari rendent hommage, dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*, à « l'entreprise philosophique du pragmatisme »²⁹, c'est-à-dire à la deuxième génération de philosophes américains, ils ne font nulle part référence, à ma connaissance du moins, à celui dont Harold Bloom dit : « Emerson's mind has become the mind of America »³⁰. Ce n'est pas très surprenant, si l'on songe que Deleuze a d'Emerson une connaissance réelle mais indirecte, acquise par l'intermédiaire de Nietzsche qui lui emprunte beaucoup mais se garde bien de le citer nommément, sauf en des cas très rares et le plus souvent pour le gratifier d'éloges ambigus, où l'ironie le dispute aux compliments. Paradoxalement, c'est peut-être l'acuité du défi emersonien à la philosophie qui explique cette réaction équivoque, et par contrecoup l'ignorance où sont la plupart des nietzschéens de leur dette à l'égard de l'Américain à qui revient, dans les dernières lignes de « Schopenhauer éducateur », la haute responsabilité de témoigner en faveur de ce que peut l'esprit³¹. Aux yeux de Nietzsche, Emerson n'est pas un philosophe, mais un prosateur, praticien consommé d'une écriture de l'intempestif à l'état pur³². A ce titre, il va aussi loin, plus loin peut-être, que la philosophie, et la met au défi de le rejoindre ; il est le feu qui prend à la demeure du philosophe, non parce qu'il n'est pas un authentique penseur, mais au contraire parce qu'il parle au nom d'un infini de la pensée que la philosophie n'est pas sûre de pouvoir atteindre. « Beware when the great God lets loose a thinker on this planet. Then all things are at risk. It is as when a conflagration has broken out in a great city, and no man knows what is safe, or when it will end », écrit Emerson dans « Circles »³³. Nietzsche cite ce passage dans la troisième section des *Considérations inactuelles* pour donner l'exemple de ce que peut la pensée quand elle « effraie » et « fait sortir de

²⁹ G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, 99.

³⁰ H. Bloom, « The Sage of Concord ».

³¹ F. Nietzsche, « Schopenhauer éducateur », 95.

³² F. Nietzsche, *Le Gai savoir*, 117-118.

³³ R. W. Emerson, « Circles », 177.

[ses] gonds » jusqu'à celui qui fait profession de philosophe³⁴. Ce qu'il ne dit pas, c'est s'il faut prendre ce comment-àire comme une confiance, comme la description de sa propre expérience de lecteur-philosophe, et donc comme le motif de sa défiance face à ce qui lui apparaît pourtant comme un incendie salutaire.

L'heure est venue de dissiper de tels non-dits, non seulement parce qu'il est temps, voire plus que temps, mais aussi parce qu'il y a là une chance pour la théorie, toute désignée, de par son voisinage critique avec la philosophie, pour accomplir une tâche dont la philosophie proprement dite ne veut pas ou ne peut pas s'acquitter. « J'ai été très touché [...], » confie Sylvère Lotringer, « quand j'ai entendu Gilles Deleuze dire que son souhait le plus cher était de quitter la philosophie – mais, a-t-il aussitôt ajouté, *la quitter en philosophe*. C'est également ce que Cage avait essayé d'accomplir : quitter la musique, mais en musicien »³⁵. La théorie, ce pourrait être cela : prendre le risque de faire un pas de plus vers l'extérieur, faire de la pensée – comme on fait de la musique – en commençant par entendre ce à quoi l'on dénie d'ordinaire tout droit à la pensée, à la rigoureuse musicalité du concept. La surabondance d'écoute qui devient pensée au contact du dehors : mieux qu'un programme d'écriture et de réflexion, une *discipline*, qui ne prescrit rien, hormis l'oubli des prescriptions.

*Sometimes, in a summer morning, [...] I sat in my sunny doorway from sunrise till noon, rapt in a reverie, [...] while the birds sang around or flitted noiseless through the house, until [...] I was reminded of the lapse of time. I grew in those seasons like corn in the night, and they were far better than any work of the hands would have been. They were not time subtracted from my life, but so much over and above my usual allowance.*³⁶

« Où va la théorie ? » Elle va s'asseoir sur le pas de la porte, elle pose les livres dans l'herbe, elle prend le temps de les exposer aux rayons du

³⁴ F. Nietzsche, « Scopenhauer éducateur », 95.

³⁵ S. Lotringer, *op. cit.*, 110.

³⁶ H. D. Thoreau, *Walden*, 156-157.

La théorie et le miroir de la lecture

soleil³⁷. Ou bien elle part se promener dans la rue, comme le lui propose William James. Certes, elle n'en revient pas toujours indemne ; s'aventurer hors de chez soi, c'est bien souvent renoncer à la rassurante pureté des principes et des réponses toutes faites : « The world of concrete personal experiences to which the street belongs is multitudinous beyond imagination, tangled, muddy, painful and perplexed »³⁸. Mais peu importe, s'il faut cela pour affirmer la présence bourgeonnante du multiple, pour éviter que le *close reading* ne devienne *closed reading* : « the actual universe is a thing wide open »³⁹.

DUPLAY, Mathieu
Université de Lille III

³⁷ H. D. Thoreau, *op. cit.*, 158.

³⁸ W. James, *Pragmatism*, 15.

³⁹ *Ibid*, 17.

Duplay Mathieu

Ouvrages cités

- Bloom, Harold. « The Sage of Concord. » *The Guardian* (24 mai 2003).
<http://books.guardian.co.uk/review/story/0,12084,962070,00.html>
- Deleuze, Gilles. *Nietzsche et la philosophie*. Presses Universitaires de France, 1962.
- . *Critique et clinique*. Editions de Minuit, 1993.
- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *L'Anti-Œdipe*. Editions de Minuit, 1972.
- . *Qu'est-ce que la philosophie ?* Editions de Minuit, 1991.
- Deleuze, Gilles, et Claire Parnet. *Dialogues*. 1977. Editions Flammarion, 1996.
- Emerson, Ralph Waldo. *Nature. Emerson's Prose and Poetry*. 1836. Ed. Joel Porte and Sandra Morris. New York : W. W. Norton, 2001. 27-55.
- . « Thoughts on Modern Literature ». *Emerson's Prose and Poetry*. 1840. Ed. Joel Porte and Sandra Morris. New York : W. W. Norton, 2001. 333-347.
- . « Circles. » *Emerson's Prose and Poetry*. 1841. Ed. Joel Porte and Sandra Morris. New York : W. W. Norton, 2001. 174-182.
- . « History. » *Emerson's Prose and Poetry*. 1841. Ed. Joel Porte and Sandra Morris. New York : W. W. Norton, 2001. 105-119.
- Foucault, Michel. *La Volonté de savoir*. Editions Gallimard, 1976.
- Fragments de l'Athenæum. L'Absolu littéraire. Théorie littéraire du romantisme allemand*. 1798. Trad. Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy et Anne-Marie Lang. Ed Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy. Editions du Seuil, 1978. 98-177.
- James, William. *Pragmatism. 'Pragmatism' and Other Writings*. 1907. Ed. Giles Gunn. New York : Penguin Books, 2000. 1-132.
- Kant, Emmanuel. *Sur l'expression courante : il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique cela ne vaut rien. 'Théorie pratique' et*

La théorie et le miroir de la lecture

- ‘*Sur un prétendu droit de mentir par humanité*’. 1793. Trad. J. Guillermit. Vrin, 2000. 9-64.
- Lacoue-Labarthe, Philippe, et Jean-Luc Nancy. *L’Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*. Editions du Seuil, 1978.
- Lotringer, Sylvère. « La Théorie, mode d’emploi ». *TLE* 20 (2002) : 67-114.
- Lyotard, Jean-François. *Le Différend*. Editions de Minuit, 1983.
- Nietzsche, Friedrich. « Schopenhauer éducateur ». *Considérations inactuelles III et IV*. 1874. Trad. Henri-Alexis Baatsch. Editions Gallimard, 1990.
- . *Le Gai savoir*. 1882. Trad. Pierre Klossowski. Ed. Marc B. de Launay. Editions Gallimard, 1982.
- Rorty, Richard. *Philosophy and the Mirror of Nature*. Princeton, NJ : Princeton University Press, 1979.
- Thoreau, Henry David. *Walden. ‘Walden’ and ‘Civil Disobedience’*. 1854. Ed. Michael Meyer. New York : Penguin Books, 1983. 43-382.